

Titre original : *Tarifa, la venta del alemán*

© 2011, Rouge Inside, pour la présente édition.

© 2004, Eduardo Iglesias.

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Eduardo Iglesias

Tarifa

L'auberge de l'Allemand

Roman traduit de l'espagnol par William Soler

Rouge Inside

*Je n'entends rien à rien
mais j'ai en partage le bleu, le jaune et le vent*

Eduardo Chillida

*à Susi, Adi et Kiti
ainsi qu'à Pilar Belzunce et Eduardo Chillida (in memoriam)*

Première partie

L'auberge de l'Allemand

1.

Ce matin-là, Max enfourcha sa moto et laissa derrière lui la piste desséchée qui menait à son auberge. En roulant sur la N 340, il aperçut au loin une silhouette dans la réverbération du soleil, au milieu de la route. Les voitures la contournaient comme une carcasse d'animal. De plus près, il constata qu'il s'agissait d'une femme à genoux sur l'asphalte, les mains tendues en prière, implorant de l'aide. Personne ne s'arrêtait. Max, par réflexe, dévia également. Mais c'en était fini de la confortable virée : il se sentait gêné, écœuré par sa propre réaction, sachant pertinemment que le regard perdu de cette femme allait longtemps rester attaché à son dos. Il parcourut environ un kilomètre avec ce sentiment de malaise, avant de répondre à son angoisse et de faire demi-tour vers cette silhouette figée dans sa pose suppliante, au beau milieu de la longue ligne droite. Il ralentit, perplexe. Parvenu à sa hauteur, il se gara sur le bas-côté. Des reflets pourpres étincelaient sur le réservoir de la moto. Sans enlever son casque, il gagna le milieu de la route, passa derrière la femme et la souleva en la saisissant sous les bras. Elle se laissa faire, comme un poids mort, renfermée sur elle-même.

Deux voitures ralentirent en les voyant. Max ignore les gestes proposant de l'aide. Il tira la femme jusqu'à sa moto, l'y fit asseoir et, lorsqu'il fut lui-même bien carré sur son siège, la força à s'accrocher solidement à sa ceinture. Il sentit le poids de ses seins s'écrasant contre son dos, puis démarra. Plus d'une

fois, il fut obligé de la retenir pour l'empêcher de glisser sur le côté. Ils roulèrent dans cet équilibre instable, faisant fi des regards étonnés ou réprobateurs de ceux qui, de leurs véhicules, considéraient cet étrange équipage.

Ils arrivèrent finalement sur la piste de terre menant à l'auberge. Max fit descendre la jeune femme et la confia à Norma, dont il était sûr que la générosité parviendrait à dissiper le profond malaise. Effectivement, sans hésiter, Norma la lava, lui donna à boire et à manger. Elle alla jusqu'à la coucher dans son propre lit, comme elle l'aurait fait pour sa mère, malade ou sénile. Elle avait l'habitude de vivre parmi la frange singulière de l'humanité que l'on rencontre dans ce genre de région, à la frontière de la terre et des mers. Et tous ceux qui habitent sur ces marges savent que rien n'est plus important que d'aider un être humain en proie au désespoir, à l'abandon.

La jeune femme était marocaine. Rachid resta à son chevet et lui parla jusqu'à ce qu'elle surmonte peu à peu son état de choc. Elle avait encore du mal à se convaincre qu'elle était saine et sauve, mais s'apaisait en entendant une langue connue, la sienne. L'empathie de l'enfant déclencha un flash-back et, les accents de sa langue maternelle la réchauffant, l'aidant à retrouver ses esprits, elle put finalement raconter les étapes de sa mésaventure. Rachid l'écouta les larmes aux yeux.

Ils étaient partis des environs de Ksar Seghir dans une *patera*¹. La nuit était claire, la lune haute dans le ciel. Elle était accompagnée de son frère et de son cousin sur l'esquif, parmi de nombreux autres passagers...

1. Embarcation de fortune où s'entassent les immigrants illégaux pour traverser le Détroit. Généralement d'anciennes barques de pêche.

« ... On se faisait tout petits sous la bâche qui nous recouvrait, raconta la jeune femme. Nous n'étions pas sûrs qu'ils nous mèneraient en Espagne. Ils pouvaient nous promener en rond et nous ramener sur notre côte, comme d'autres la semaine précédente. C'était très angoissant. Au bout d'un certain temps, notre embarcation se mit à remuer terriblement. Je me retenais d'une main à la jambe de mon frère, de l'autre à celle de mon cousin. Les secousses étaient de plus en plus fortes. Nous avions apparemment été happés par un violent courant, que je m'imaginai comme un animal furieux ruant sous notre patera. Les gens hurlaient. On était cognés de partout. J'étais morte de peur. Certains vomissaient. Je me souviens que j'étais à bout de forces. Et à cet instant où je perdais tout espoir, où je m'abandonnais, je me suis brusquement retrouvée dans l'eau. L'embarcation s'était retournée. J'ai appelé mon frère, mon cousin – elle sanglotait. La houle était très forte. J'ai commencé à nager. Puis, soulevée par une vague, j'ai aperçu la côte. J'étais épouvantée. Il n'y avait personne autour de moi. Avaient-ils tous été engloutis ? J'ai continué à nager, mais je n'avais quasiment plus de force et le courant m'entraînait. Quand je me suis sentie au bord de l'épuisement, je me suis contentée de flotter, de laisser les flots m'emporter où ils voudraient. Si mon destin était de sombrer, à quoi bon lutter ? J'espérais seulement que mon frère et mon cousin aient eu plus de chance. Je pensais à ma famille, à tous ceux que j'avais laissés dans mon pays. Et j'ai prié, prié, prié... Lorsque j'ai rouvert les yeux, un homme et une femme, en combinaison de plongée, me tiraient vers le rivage. Une fois sur la plage, ils m'ont donné à boire et un peu à manger. Puis ils m'ont conseillé, en faisant des signes de la main, de monter vers le haut de la plage, vers la route. Tout m'était égal. Je

pensais que notre Allah était avec moi et me résignais à mon sort. C'est ainsi que je me suis mise au milieu de la route, à implorer de l'aide.»

L'enfant lui prit la main et ils restèrent silencieux un long moment, tous deux hébétés par sa solitude. Le silence douloureux de celui qui n'arrive plus à penser, qui n'est plus bon qu'à ressentir cette amertume d'avoir été forcé à une vie de malchance. À cet instant, une même émotion les empoignait tous deux, dans une même souffrance.

La nuit tombée, la jeune Marocaine entra dans la chambre de Max, se mit nue et se glissa dans son lit. Elle s'allongea dans un coin et l'attendit. On distinguait nettement les objets sous la clarté de la lune. Il fut surpris de la trouver là, qui le regardait avec ses grands yeux.

— Que fais-tu ici ?

Elle ne répondit pas.

— Tu ne me dois rien, ajouta Max, qui ne savait pas vraiment quoi dire.

Elle le regardait toujours. Il s'assit près de la fenêtre, alluma une cigarette et regarda vers le Maroc.

— Tu ne veux pas repartir ? Ce serait mieux pour toi.

— ...

— Ici, tu vas tomber sur ce qu'il y a de pire. C'est très dur pour les immigrés. Rien n'est facile. Le rêve européen, c'est un mensonge. Tu me comprends ? Les rêves, ça n'existe pas !

Max la regarda, énervé.

Elle n'avait pas bougé, mais seulement remonté le drap qui la recouvrait entièrement, ne laissant voir que ses beaux yeux.

— Je ne veux pas que tu finisses dans un bordel, tu m'entends ?

— ...

— J'en ai connu beaucoup : tout l'argent est pour les maquereaux et la mafia. Tu vois de quoi je parle, non ? La mafia. Beaucoup de mafias. Tu sais ce que ça veut dire ?

— ...

Il se remit à regarder par la fenêtre, et elle à l'attendre.

— Tu as de très beaux yeux. Je n'aime pas penser aux centaines de types qu'ils vont être obligés de regarder.

— ...

— Rentre au Maroc.

Il s'allongea tout habillé, les yeux au plafond. Un peu plus tard, il entendit la voix de Norma derrière la porte.

— Tout va bien ?

— ...

— Bonne nuit, Max.

Norma entra dans sa chambre, où Rachid dormait pelotonné dans un coin du lit. Elle ouvrit la fenêtre et, à la vue du Détroit, songea inévitablement à Winston. Elle souhaita qu'il revienne vite, qu'il la serre dans ses bras musclés. Puis elle se coucha. Elle regarda l'enfant et réfléchit, comme si c'était là le plus urgent, aux moyens de commencer à lui apprendre l'espagnol. Elle ne voulait penser à rien d'autre. Elle refusait que rage, douleur, malheur et injustice ne viennent troubler sa journée. Elle s'efforçait de ne pas y penser.

Lorsque Max se réveilla, la femme n'était plus dans son lit. Il la chercha dans les alentours mais ne trouva que tristesse, et la quasi certitude de ne jamais plus la revoir. Une légende prit alors corps : on raconta qu'une jeune femme qui avait de

très beaux yeux, sombres, immenses, avait erré comme une possédée près de Punta Paloma et on disait l'avoir vue, à la lumière de l'aube, entre les arbres verts, traverser la dune, se jeter à l'eau et gagner le large, en direction de la côte africaine.

2.

C'était à Tarifa, entre mer, terre, et mer, le long de cette frontière de sable où les méandres d'une destinée pouvaient rencontrer l'anéantissement, que se situait l'auberge de l'Allemand. Le patron, Max, avait pour devise que le monde est à tous. Encore vigoureux pour son âge, il se baignait régulièrement : la nage était sa grande passion. Son établissement était proche de la plage de Los Lances, et le sable l'envahissait chaque fois que le vent impitoyable harcelait la région. Les couchers de soleil y revêtaient la même beauté indéchiffrable que l'avenir, ses rayons venant s'y échouer au terme de leur traversée de l'Atlantique. La ville, dans son enceinte de murailles, semblait parfois vibrer à l'unisson de cette splendeur d'un Occident épuisé. Cela lui donnait un curieux aspect, une indulgence de jour de fête. Pourtant, au-delà des murs, la tragédie était un épisode banal, quotidien.

Je suis moi-même un enfant de la tragédie. Mon nom est Rachid el-Aynaoui, écrivain d'origine marocaine vivant à Tarifa. Un jour, début mai 2001, je suis entré dans la vie de Max, alors que je n'étais encore qu'un enfant. Trente ans plus tard, alors que mon père vient de mourir, je sens le besoin de raconter l'époque de ma vie où j'ai le plus pensé à lui. J'ai bien conscience qu'il me faudra prendre de la distance,

vis-à-vis de l'enfant que j'étais comme des drames de l'exil, de l'émigration et de l'abandon ; cette rupture physique autant qu'émotionnelle qu'implique l'éloignement. Je n'ai déjà que trop souffert, je ne veux pas souffrir davantage. Mais je tiens à ce que vous sachiez dès à présent que j'éprouve encore de la nostalgie lorsque je vois, de chez moi, les lumières de Tanger se mettre à scintiller à cette heure du crépuscule. Cela, tout immigré apprend immédiatement à vivre avec. Cela fait partie de la condition d'étranger, qui est quasiment devenue la seule possible en ce XXI^e siècle où tant d'hommes ont distendu jusqu'aux quatre coins du globe les liens les rattachant à leurs racines.

Mon récit se veut un hommage à tous ceux qui m'ont alors aidé et dont certains, encore en vie, sont toujours mes amis. Leur générosité reste gravée dans mon cœur.

Mon père devait avoir à peu près quarante ans, le teint brun, un physique d'athlète, lorsqu'il entra pour la première fois à l'auberge de l'Allemand. Il n'était pas seul. Il tenait dans une main celle d'un enfant d'environ neuf ans, et dans l'autre une valise bariolée qui ne cadrait pas avec son allure. Ils entrèrent, puis commandèrent un café et une limonade.

— Ces deux-là ont dû débarquer d'une patera il n'y a pas cinq minutes. Tu peux me croire, lâcha un type accoudé au zinc.

— Du moment qu'ils ont de quoi payer, dit le garçon. Vous avez du blé... de l'argent ? ajouta-t-il en frottant son index contre son pouce.

L'homme sortit de sa poche un billet humide et froissé. L'enfant jetait autour de lui des regards effrayés.

C'est alors que deux jeunes hommes firent irruption dans la salle pour avertir que les « keufs » arrivaient, à la recherche

des passagers d'une patera qui avaient réussi à s'enfuir dès l'accostage. Max regarda l'homme et l'enfant. Il se dirigea vers le fond de la salle, ouvrit une porte et leur offrit une cachette. D'un geste, il leur enjoignit de se taire. Ils y entrèrent tous deux, craintifs. Lorsque la Guardia Civil fit son entrée dans l'établissement, personne n'avait remarqué d'individus ayant l'air d'avoir traversé le Détroit.

Norma, la fille qui aidait Max au bar, arriva peu après. Mince, brune, attirante.

— Bonjour tout le monde, *sweeties*.

Ils la regardèrent sans répondre. Elle comprit immédiatement qu'il se passait quelque chose de bizarre et jeta un coup d'œil à son patron avant de prendre place derrière le zinc. Elle ne posait jamais de questions directes. Elle attendrait, comme à son habitude, que les choses se clarifient d'elles-mêmes. Elle connaissait l'établissement et savait parfaitement mener sa barque.

Quelques minutes plus tard, elle se rendit dans la pièce où son flair lui disait qu'une surprise l'attendait. Elle y trouva le père et le fils, dans les bras l'un de l'autre, cachés derrière des caisses.

— Ah... On brûle les frontières, on brûle les étapes...
Quand avez-vous traversé, mes petits chéris ?

L'homme sortit des billets de sa poche.

— Garde-les, dit-elle en regardant l'enfant effrayé.

Norma rouvrit ensuite la porte et, du seuil, demanda à Max des vêtements et des couvertures. Puis elle tira un matelas de derrière un paravent, l'étendit sur le sol et s'approcha de l'enfant. Soulevant ce frêle fardeau dans ses bras, elle le fit doucement s'allonger. Son visage crispé par la souffrance empêchait sa gratitude d'y paraître.

Elle retourna au bar, fit chauffer du lait au percolateur, en remplit deux verres et les emporta, avec les couvertures, dans la pièce. Elle en étendit une sur l'enfant et tendit l'autre à son père.

— Le lait chaud, ça veut dire que vous êtes chez vous. Buvez et dormez tranquilles.

Ils avaient compris et acceptèrent tout cela sans un mot. Elle repartit vers le bar au rythme du balancement de ses hanches étroites. La salle était vide. On entendait Aphrodite's Child interpréter *Rain and Tears*.

— Un de ces jours, on va se faire gauler, *sweetie*, lança-t-elle à Max.

— Ne t'inquiète pas. Au ciel, les néons brillent de tous leurs feux...

— Mais oui, c'est ça, dit-elle en se préparant un café.

— Les dieux sont avec nous. Tiens... ajouta-t-il en lui tendant un joint.

— Tu sais bien que je ne fume qu'en baisant.

— Pas quand tu fumes avec moi...

C'était les premiers jours de mai, le soleil était à son zénith et un air frais, porté par le vent d'ouest, se mit à flotter comme un ami arrivant à l'improviste. En toile de fond, depuis le cap Punta Tarifa, la vue rencontrait les dunes dorées, au bout de la plage. Les voiles gonflées et les cerfs-volants des sportifs tranchaient sur le bleu cobalt de l'océan.

L'Afrique, en face, semblait ce jour-là à portée des audacieux. Et pour les risque-tout qui s'élançaient de là-bas sur leurs pateras pour atteindre ses plages, la côte européenne devait également être nettement visible. Mais, avant qu'ils ne les aient atteintes, le vent pouvait tourner, les courants du

Détroit forcer, quelque autre phénomène météorologique s'y ajouter et l'équipée finir alors en tragédie dont tous les acteurs seraient, invariablement, marocains.

Dans l'après-midi, justement, le vent tourna, des nuages apparurent dans le ciel et, comme chaque fois que cela se produisait, Bob Winston fit son entrée, par enchantement. Il prit le couloir laissé libre entre les tables de la salle et se planta devant le zinc.

— Salut Winston, l'accueillit joyeusement Max. Tu arrives toujours avec les mouettes. Ça s'est bien passé ?

— *Good, good*, répondit-il en lui tendant la main.

— La mer ?

— Je suis arrivé à bon port, non ? Et avec la marchandise intacte, fit-il en baissant la voix.

— Les dieux sont avec toi... Tu veux te réchauffer le gosier ?

— À ton avis, mon vieux... ?

Max remplit deux verres de bourbon. Ils trinquèrent les yeux dans les yeux et firent cul sec. Puis, alors que son ami tirait deux demis, Winston demanda :

— Et Norma ?

— Tu la connais. C'est une furie quand tu ne l'appelles pas.

À peine quelques minutes plus tard, elle arriva.

— Salut Winston... Ne me demande surtout pas comment je vais, *sweetie*. En ce qui me concerne, tu peux aller te faire foutre dans ton voilier à la con. Tu crois peut-être que je m'inquiète ? Eh bien fourre-toi dans ta petite tête que j'en ai rien à cirer.

Quand Norma se fâchait, Max et Winston attendaient sans piper mot qu'elle ait fini de vider son sac. Ils se tassaient au fond de leurs verres et laissaient passer l'orage.

— Et tu sais ce qu'on a dans la glacière ? Elle s'était tournée vers la salle vide pour éviter de croiser leurs regards. Deux autres, tout frais sortis de l'eau. Et il y en a un qui n'est pas plus gros qu'une sardine.

— ...

— Et vous, là, ça n'a pas l'air de vous déranger. Vous buvez pour oublier, je suppose. Les hommes font toujours ça : ils boivent pour oublier. Mon père faisait pareil. Il rentrait du boulot et se mettait à picoler. Ce sale connard. Et ensuite il jouait les gros macs devant « ses » femmes. Parce que c'est comme ça qu'il nous appelait, moi, ma mère et mes sœurs. Nous étions « ses » femmes... Quel trou du cul !

Winston et Max ne disaient toujours rien, mais avaient l'air de l'écouter. Cela se passait toujours de la même façon. Jusqu'à ce que, finalement, l'un d'eux commence :

— En fait, ma chère, nous buvons pour nous rappeler comme tu peux être charmante quand tu t'y mets. Winston est juste venu nous rendre visite...

— Je crois plutôt que c'est toi qu'il est venu voir, mon cher.

— Et moi j'ai l'impression qu'un petit verre ne te ferait pas de mal non plus, dit Max en servant trois bourbons.

Ils savaient qu'elle finirait par se calmer. Norma empoigna soudain un verre et le vida rageusement. Puis, se dirigeant vers le fond de la salle, elle ouvrit la porte des deux clandestins et constata qu'ils dormaient. Leurs visages avaient une expression apaisée, comme s'ils étaient chez eux, baignant dans l'atmosphère de leur foyer – qui était peut-être

un taudis, d'ailleurs. Puis elle prit l'escalier qui menait à l'étage, sous le regard des deux amis.

3.

Winston ouvrit la porte de la chambre de Norma au moment où elle retirait son gilet. Elle tira sur son joint et le laissa admirer son dos gracieux. Pendant qu'il s'approchait, elle dégrafa son soutien-gorge, le laissa tomber à terre et resta ainsi, immobile, attendant qu'il la prenne dans ses bras. Elle le laissa caresser ses petits seins durs et flairer sur sa peau l'odeur qui l'excitait tant. Il se mit à suivre du bout de la langue le sillon entre ses omoplates d'où, déjà, perlait la sueur. Il baissa son pantalon, tira l'élastique de son string en continuant à la lécher. Échauffés tous les deux, il se redressa pour se coller contre son dos, tandis qu'elle se penchait en appuyant ses mains sur le rebord de la fenêtre. Pendant qu'ils baisaient, elle le traita de salaud.

L'obscurité s'empara lentement de Tarifa et, d'en bas, montèrent les bruits qui ponctuent la vie d'un bar à l'heure où l'alcool devient une nécessité pour bien des gens.

Le premier habitué qui entra était un type bizarre : environ cinquante ans, toujours flanqué de deux petits chiens au museau aplati qu'il transportait dans une mallette en cuir, laissée ouverte. Le garçon entra dans des rages folles chaque fois qu'il le voyait arriver. Comme il ne parlait jamais de son travail, on supposait qu'il était rentier. Il avait, semble-t-il, été dans la finance pendant un moment mais, suite à des abus de diverses drogues, avait laissé tomber, à moins qu'on ne